

Tangence



Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton

Emancipatory reading. Critical acts and forms of life according to Marielle Macé and Yves Citton

Jean-François Hamel

Number 107, 2015

Des communautés de lecteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033952ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033952ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, J.-F. (2015). Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton. *Tangence*, (107), 89–107.
<https://doi.org/10.7202/1033952ar>

Article abstract

This article proposes a critical presentation of the theories of reading developed by Marielle Macé and Yves Citton, both of whom define reading and interpretation practices as emancipatory activities from an ethical and political viewpoint. These theories share a pragmatic inspiration, which incites them to refuse the segregationist ideologies of art that separate *a priori* aesthetic experience from the everydayness of our existences. They conceive of reading, moreover, as a critical act that helps to transform our beliefs and conduct. Despite this pragmatic spirit, Marielle Macé's ethics of reading and Yves Citton's politics of reading remain tied to a romantic conception of literature that tends to disregard the social and historical diversity of its representations and uses.

Tous droits réservés © Tangence, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton

Jean-François Hamel
Université du Québec à Montréal

La littérature et la vie : l'esprit pragmatiste des études littéraires

Il y a vingt ans, Gilles Deleuze, lecteur de William James et du pragmatisme américain, donnait au premier chapitre de *Critique et clinique* le titre « La littérature et la vie¹ ». On pourrait placer sous son égide toute une production théorique française qui, depuis environ une décennie, sans toujours reconnaître sa dette à l'endroit de la pensée pragmatiste, récuse l'idéologie séparatiste de l'art au nom d'une conception de la littérature comme expérience. Aux spéculations sur l'essence de la littérature et les critères de littérarité s'y substitue une attention aux pratiques et aux usages des textes, qui les situe au croisement de nos jeux de langage et de nos formes de vie. De la question ontologique: qu'est-ce que la littérature?, relancée du romantisme allemand au structuralisme français, on passe à des enquêtes plus spécifiques: quels sont nos usages de la littérature? que faisons-nous des textes littéraires? comment la littérature s'inscrit-elle dans la trame de nos existences? quelle est l'action des œuvres sur nos dispositions affectives, notre organisation perceptive, la grammaire de nos actions? L'œuvre littéraire n'est plus considérée comme un objet autonome, en rupture avec le monde commun et replié sur son propre langage, mais comme un « artefact symbolique à efficacité

1. Gilles Deleuze, « La littérature et la vie », dans *Critique et clinique*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 1993, p. 11-17.

contextuelle²», dont l'expérience est inséparable du faisceau d'habitudes et de comportements qui font l'ordinaire de nos jours et dont la signification ne peut être détachée de sa portée dans la conduite de notre vie. À l'encontre des esthétiques des deux derniers siècles, le pragmatisme s'emploie ainsi à « rétablir la continuité entre l'expérience esthétique et les processus normaux de l'existence³ ». Là où les avant-gardes en appelaient à la négation de l'art et à son dépassement dans la vie, une perspective pragmatiste nous invite plutôt à « reconsidérer les rapports entre art et vie non plus en termes d'opposition bloquée, mais en termes d'échanges, d'interpénétration et de circulation⁴ ». Telle serait la visée d'une démarche pragmatiste : réintégrer la littérature dans la vie en identifiant les dispositions et les conduites que mobilisent et induisent les pratiques de lecture et d'écriture, les expériences de pensée pour lesquelles les textes littéraires nous sont des instruments, les manières de dire et de faire à travers lesquelles la lecture donne forme à notre individualité et à nos communautés, les conséquences existentielles qu'implique l'activation des œuvres.

Plus soucieuses des processus et des actions que des objets et des structures, davantage intéressées par les effets pratiques de nos pensées que par leur adéquation à une vérité préexistante, les enquêtes littéraires d'inspiration pragmatiste mettent tout naturellement en lumière les dimensions éthiques et politiques des pratiques de lecture. À la suite de l'anthropologie du quotidien de Michel de Certeau et de l'histoire culturelle de Roger Chartier, qui ont démontré que « les textes n'ont pas en eux-mêmes de signification stable et univoque » et que « les réceptions sont toujours des appropriations qui transforment, reformulent, excèdent ce qu'elles reçoivent⁵ », ces enquêtes identifient

2. Florent Coste et Thomas Mondémé, « L'ordinaire de la littérature. Des bénéfices pragmatistes dans les études littéraires », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 15, (*Pragmatismes*), 2008, p. 49. Pour une introduction générale au pragmatisme, on renverra à John Dewey, « Le développement du pragmatisme américain », *Revue de métaphysique et de morale*, 1922, p. 411-430; et, plus largement, à Jean-Pierre Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010.
3. John Dewey, *L'art comme expérience* [1934], trad. de Jean-Pierre Cometti, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010, p. 41.
4. Laurent Jenny, *La vie esthétique. Stases et flux*, Lagrasse, Verdier, 2013, p. 13. Sur la critique avant-gardiste de l'autonomie esthétique, voir Peter Bürger, *Théorie de l'avant-garde* [1974], trad. de Jean-Pierre Cometti, Paris, Questions théoriques, coll. « Saggio Casino », 2013.
5. Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française* [1990], Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, p. 35. Voir aussi Michel de Certeau, « Lire: un bricolage », dans *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire* [1980], éd. Luce Giard,

les modes de subjectivation qui s'attachent à nos gestes critiques et considèrent nos usages des textes à des fins d'émancipation. Cet esprit pragmatiste des études littéraires renoue ainsi avec l'impulsion première du philosophe John Dewey qui, dans *L'art comme expérience*, exigeait de la réflexion esthétique non seulement qu'elle revivifie notre expérience des œuvres, mais qu'elle enrichisse notre expérience du monde en éclairant les effets possibles de l'art sur nos croyances, nos perceptions et nos activités. À rebours des théories postkantienne qui définissent l'art par son absence de finalité pratique, l'esthétique pragmatiste insiste sur «l'idée que l'art doit sortir de son enceinte sacrée et se réintroduire dans le domaine de la vie ordinaire, où il servirait de guide, de modèle et de stimulant pour une réforme constructive, au lieu de n'être qu'un ornement surajouté ou une alternative positive au réel⁶». Aussi une conception pragmatiste de la lecture ne se contente-t-elle pas de souligner que les conditions sociales et historiques de production et de réception font varier notre expérience littéraire; elle affirme que cette expérience, suivant l'usage que nous avons des œuvres, sollicite notre puissance d'agir, façonne nos manières d'être, affecte nos croyances, aiguise notre perception et notre intelligence du monde. Comme l'écrit Christophe Hanna, «l'œuvre littéraire n'est plus conçue comme mise à distance, fût-elle critique, de la vie sociale, mais, au contraire, comme un instrument voué à réorganiser, de l'intérieur, la forme de nos activités et à changer la qualité de nos expériences communes⁷». En tant qu'expérience à la fois intellectuelle et sensible, la lecture littéraire se définit moins par sa fidélité au texte que par ses incidences sur nos manières de faire et de penser, sur nos actions et nos représentations, conformément à la maxime de Charles Sanders Peirce selon laquelle la conception complète d'un objet n'est rien de plus que la conception de ses effets pratiques⁸.

Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 1990, p. 239-255; Roger Chartier (dir.), *Pratiques de lecture* [1985], Paris, Payot, coll. «Petite bibliothèque», 2003; Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental* [1997], Paris, Seuil, coll. «Points», 2001.

6. Richard Shusterman, *L'art à l'état vif. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, trad. de Christine Noille, Paris, Minuit, coll. «Le sens commun», 1992, p. 41.
7. Christophe Hanna, «Pourquoi théorisons-nous (encore)?», dans Dominiq Jenvrey, *Théorie du fictionnaire*, Paris, Questions théoriques, coll. «Forbidden Beach», 2011, p. xiv.
8. Charles Sanders Peirce, «Comment rendre nos idées claires» [1878], dans *Œuvres philosophiques*, t. 1, *Pragmatisme et pragmaticisme*, éd. et trad. de Claudine Tiercelin et Pierre Thibaud, Paris, Cerf, coll. «Passages», 2002, p. 247-248.

Ce tournant pragmatiste des études littéraires trouve une illustration dans les théories de la lecture développées parallèlement par Marielle Macé et Yves Citton, qui interrogent les formes de vie engagées par nos gestes critiques, c'est-à-dire l'ensemble diffus des pratiques, croyances et institutions sur lesquelles la lecture littéraire exerce ses effets. Si la notion de « forme de vie » (*Lebensform*) trouve sa source dans les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein, où elle désigne « la totalité des activités d'une communauté dans laquelle s'insèrent des jeux de langage⁹ », elle qualifie aussi, dans une perspective politique, une puissance de subjectivation soustraite à la captation du pouvoir et à ses mécanismes d'assujettissement. Au croisement des thèses foucaaldiennes et de la philosophie spinoziste, Giorgio Agamben a défini la forme de vie comme « une vie [...] dans laquelle tous les modes, les actes et les processus du vivre ne sont jamais simplement des faits, mais toujours et avant tout des possibilités de vie, toujours et avant tout des puissances¹⁰ ». Dans l'optique pluraliste du pragmatisme, qui cherche à dépasser l'antinomie de l'individualisme et du collectivisme, « la question politique par excellence n'est pas de former un corps social à partir d'une multitude de corps individuels mais d'élaborer, d'affiner, de complexifier le jeu entre une multiplicité de formes de vie¹¹ ». Transposant ces thèses de la politique postmarxiste à la théorie de la littérature, les travaux de Marielle Macé et d'Yves Citton soutiennent que les arts de la lecture et de l'interprétation aiguïssent notre attention à la diversité des formes de vie, accroissant par là même notre puissance d'individuation et augmentant d'autant notre capacité à produire du commun et à construire des mondes. Les gestes critiques à

-
9. Hans-Johann Glock, « Forme de vie », *Dictionnaire Wittgenstein*, trad. d'Hélène Roudier de Lara et Philippe de Lara, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2003, p. 251.
 10. Giorgio Agamben, « Forme-de-vie » [1993], dans *Moyens sans fins. Notes sur la politique* [1995], trad. de Danièle Valin, Paris, Rivages, coll. « Petite bibliothèque », 2002, p. 14. Dans *Façons de lire, manières d'être* (2011), Marielle Macé cite d'ailleurs ce texte d'Agamben, mais en omettant sa conclusion, à savoir que toute forme de vie constitue une vie politique.
 11. Tiqqun, « Postface à l'édition italienne » [2004], dans *Théorie du Bloom* [2000], Paris, La Fabrique, 2004, p. 144. Sur la politique des formes de vie, voir aussi [s. a.], « Introduction à la guerre civile », *Tiqqun. Organe de liaison du Parti imaginaire*, n° 2 (*Zone d'opacité offensive*), 2001, p. 2-37 ; et Paolo Virno, « La multitude comme subjectivité », dans *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, trad. de Véronique Dassas, Nîmes, L'Éclat, 2001, p. 79-111.

travers lesquels nous activons et expérimentons les œuvres littéraires susciteraient des puissances créatrices et insoumises, contribuant à une émancipation à la fois individuelle et collective, à une subjectivation à la fois éthique et politique. Si ces théories de la lecture, qui s'élaborent au point de rencontre de l'esthétique pragmatiste et d'une politique des formes de vie, renouvellent en profondeur notre conception des gestes critiques, elles n'en sont pas moins porteuses d'une contradiction profonde. En même temps qu'elles réinscrivent les pratiques de lecture dans le tissu de nos habitudes et de nos croyances, elles tendent à reconduire la sacralisation romantique de la littérature en lui conférant un statut d'exception, qui serait à l'origine de sa portée émancipatrice. En effet, la littérature ne manifesterait sa force d'émancipation qu'à condition de provoquer chez le lecteur inspiré une rupture avec le prosaïsme des expériences communes, l'arrachant à la quotidienneté et à ses contemporains. Les arts de la lecture et de l'interprétation, pour accomplir leur destin éthique et politique, exigeraient que la littérature soit expérimentée à distance de la production sociale et de la conflictualité historique. Autrement dit, l'expérience littéraire n'exercerait d'effets existentiels qu'à rompre avec les conditions communes de l'existence. La littérature, d'un côté restituée aux usages courants et à l'ordinaire de nos vies, s'en trouve de l'autre radicalement séparée. Cette sacralisation de la littérature, en rupture avec le pragmatisme, perpétue le prestige métaphysique traditionnellement attribué à l'expérience esthétique par le discours lettré.

Une herméneutique de soi : les usages existentiels de la littérature

Depuis *Le temps de l'essai*, qui réfléchit la pratique de l'essai comme « subjectivation d'une réflexion » et « formulation de soi¹² », les travaux de Marielle Macé s'intéressent aux intrications de l'expérience littéraire et des technologies du sujet. C'est dans la continuité du « moment essayiste de la prose française » que se situe son enquête intitulée *Façons de lire, manières d'être*, qui dresse une typologie raffinée des usages existentiels de la littérature. « Il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie », explique-t-elle, mais, « à l'intérieur de la vie elle-même, des formes, des élans, des images et des manières

12. Marielle Macé, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au xx^e siècle*, Paris, Belin, coll. « L'extrême contemporain », 2006, p. 44.

d'être qui circulent entre les sujets et les œuvres, qui les exposent, les animent, les affectent¹³.» En écho à la notion d'« identité narrative » élaborée par le philosophe Paul Ricœur, Marielle Macé avance l'hypothèse d'une « identité stylistique » que l'expérience littéraire serait l'occasion d'éprouver et de transformer. À travers la pluralité de nos « façons de lire » s'inventeraient des « manières d'être », les œuvres s'offrant comme des réservoirs de formes de vie, que chacun aurait le loisir d'adopter et d'adapter. Cette herméneutique de soi opère au triple plan de la sensibilité, de la temporalité et de l'identification ; l'expérience littéraire permet d'« infléchir ses perceptions », de « trouver son rythme » et de « se donner des modèles ». D'abord, et c'est la leçon que Marielle Macé retient de la *Recherche du temps perdu*, la littérature induit des dispositions sensibles, des états attentionnels, des comportements affectifs qui, une fois la page tournée ou le livre fermé, orientent les modes de présence à soi et au monde, participant à redéfinir durablement les cadres de la perception. Ensuite, la fiction et la diction littéraires génèrent des pratiques de la durée, des conduites de mémoire, des schémas de destinée, des postures temporelles, à travers lesquels le lecteur peut s'approprier des identités rythmiques et figurales, comme l'illustrent les écrits intimes de Sartre. Enfin, l'expérience littéraire propose des opérateurs d'identification, des ressources d'individuation, des échantillons de devenir, qui sont pour le lecteur des « formes d'existence » à investir pour enrichir son expérience quotidienne et se façonner lui-même, comme le suggérait Barthes dans *La préparation du roman*. C'est dire que les gestes de lecture tels que les conçoit Marielle Macé consistent moins à déchiffrer les œuvres qu'à traduire les formes littéraires en formes de vie.

Cette théorie existentielle de la lecture s'arrime à une « éthique perfectionniste¹⁴ », développée sous l'influence de la philosophie de Wittgenstein et du pragmatisme américain, qui considère l'expérience esthétique comme le lieu d'une exploration morale et d'un

13. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2011, p. 9.

14. Marielle Macé, « Formes littéraires, formes de vie », dans *Les Temps modernes*, n° 672 (*Critiques de la critique*), janvier-mars 2013, p. 222-231. Cette éthique appliquée à la littérature, à laquelle Stanley Cavell et Martha Nussbaum ont donné une impulsion décisive, est notamment illustrée en France par l'ouvrage de Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature et vie humaine*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Éthique et philosophie morale », 2006.

apprentissage de soi. Comme l'écrivait Jacques Bouveresse, dans la lignée des thèses de la philosophe américaine Martha Nussbaum, «la littérature ne nous parle pas seulement de textes et, en dernier ressort, d'elle-même, mais également de la vérité, de la vie humaine et de l'éthique¹⁵». La littérature offre une série d'*exemples*, c'est-à-dire un ensemble de situations perceptives, de schèmes affectifs, de figures temporelles et de canevas identitaires, que le lecteur est libre de méditer comme s'il en allait d'une casuistique, mais aussi de prolonger et de transposer dans l'espace et le temps de sa propre vie afin de transformer les styles littéraires en styles de vie.

La lecture est donc l'espace de ce devenir-modèle (ou contre-modèle) des formes et des sens; c'est la vie des styles, leur capacité à passer d'un sujet à un autre, l'acceptation par un lecteur d'une forme d'être qui s'est déjà produite hors de lui. Un style est précisément une individualité en voie de partage et de réappropriation, qui nous fait vivre les singularités comme des idées et des puissances, qui trouve en chaque individu la possibilité de réexercer sa force. Tout est peut-être là: en régime esthétique, le phrasé original où un sujet a semblé risquer au dehors l'essentiel de sa singularité se propose en fait à n'importe quel autre comme un appel, un modèle désirable, une dictée de vie¹⁶.

Non sans évoquer les lois de l'imitation étudiées jadis par Gabriel Tarde¹⁷, qui considérait le mimétisme, à l'encontre du sens commun, comme un facteur de différenciation et d'individuation, le sujet de la lecture se constitue selon Marielle Macé à travers une dynamique d'assujettissement et de subjectivation, qui permet de devenir soi par la médiation du texte de l'autre. Toutefois, la volonté de réinscrire la littérature parmi nos jeux de langage et nos formes de vie s'accompagne d'une paradoxale privatisation de l'expérience de la lecture. Significativement, le lecteur envisagé par Marielle Macé est «affamé d'intimité et de sensation de soi¹⁸», comme si les textes littéraires ne lui étaient jamais qu'un prétexte à se retirer de l'espace public pour éprouver son propre style. Celui qui s'approprie les œuvres

15. Jacques Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, coll. «Banc d'essais», 2008, p. 12.

16. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, ouvr. cité, p. 263.

17. Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation* [1890], Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

18. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, ouvr. cité, p. 31.

pour modeler son existence exerce sa liberté en s'affranchissant de la collectivité pour cultiver sa différence au contact des œuvres d'art. L'individuation générée par l'expérience littéraire est strictement individuelle: ni en amont ni en aval de la lecture ne s'élabore de rapport collectif aux œuvres, de pratique partagée des textes, de communauté d'attention et d'interprétation.

Ce bovarysme généralisé provoque une complète dépolitisation de la littérature. D'une part, l'expérience littéraire ne semble ni limitée ni contrainte par une quelconque réalité collective, comme si les pratiques de lecture et les styles d'existence étaient *a priori* libres de tout déterminisme social et les stratégies herméneutiques irréductiblement singulières. D'autre part, les formes de vie rendues disponibles à la lecture demeurent confinées au seul «souci de soi», sans montée en généralité ni coalescence au sein d'une communauté où s'expérimenterait une intelligence collective des textes et des mondes. La politique des formes de vie, orientée vers l'augmentation de la puissance commune, se renverse ici en une culture individualiste, où chacun s'invente isolément en une libre identification aux objets symboliques mis à disposition dans l'espace public. À cet égard, il faut rappeler que Michel Foucault, dans ses propres recherches sur «l'esthétique de l'existence», nouait étroitement le «gouvernement de soi» et le «gouvernement des autres»: «c'est une tâche urgente, fondamentale, politiquement indispensable, que de constituer une éthique du soi, s'il est vrai qu'il n'y a pas d'autre point, premier et ultime, de résistance au pouvoir politique que ce rapport de soi à soi¹⁹.» C'est justement le pouvoir, tel qu'il s'exerce sur les formes de vie, mais aussi tel que les formes de vie peuvent le constituer, le contester et le destituer, qu'une pareille théorie de la lecture passe sous silence. Parce que les effets d'assujettissement que produisent et reproduisent nos gestes critiques sont ignorés, au même titre que les effets de rassemblement suscités par l'attention commune à la littérature et par l'interprétation collective des œuvres, la lecture est découplée de tout vivre-ensemble. Pour le lecteur esquissé dans *Façons de lire, manières d'être*, l'émancipation ne signifie rien de plus que la liberté d'être soi. Sa conversion aux valeurs de singularité de la littérature implique qu'il tourne le dos au régime de communauté

19. Michel Foucault, *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. «Hautes études», 2001, p. 241.

de la vie politique. Selon Marielle Macé, une « authentique anthropologie littéraire » reconnaît l'incompatibilité « entre les formes de l'individuation ou de la singularisation, et la mobilisation de soi dans l'Histoire²⁰ ».

Il est par ailleurs symptomatique que les commentaires consacrés aux *Mots* de Sartre qui ouvrent *Façons de lire, manières d'être* ne rappellent ni la visée politique de cette autobiographie ni sa critique démythificatrice du culte des grands écrivains. Car c'est le mythe du génie créateur, parfaitement unique, dans lequel Sartre regrettait d'avoir été élevé par son grand-père, qui soutient cette phénoménologie de l'expérience littéraire. Les lecteurs érigés en modèles dans *Façons de lire, manières d'être* sont tous des écrivains, qui, contrairement au commun des lecteurs, lisent pour faire œuvre. L'autorité de l'auteur, apparemment minée par la liberté accordée à l'inventivité existentielle du lecteur, est immédiatement réaffirmée : puisque c'est celui qui écrit qui sait lire, l'écrivain et le critique demeurent les garants du bon usage des textes. La lecture reste ainsi inféodée à l'autorité de l'écriture. Du reste, prétendre que Proust, Sartre et Barthes lisent « comme tout le monde²¹ », c'est croire que les pratiques herméneutiques de ces lecteurs singuliers, à la fois *lectores* et *auctores*, peuvent être universalisées et considérées comme étalon de toute lecture. Quand Roland Barthes, en 1970, affirme « lire en levant la tête », « non par désintérêt, mais par afflux d'idées, d'excitations, d'associations²² », il ne traduit pas une expérience universelle, qui témoignerait de la possibilité, en tout lieu et en tout temps, d'une invention de soi par la médiation des œuvres. Au contraire, Barthes expose une pratique savante de la lecture, qui relève de la lecture rapprochée des textes (*close reading*), afin d'expliquer aux lecteurs du *Figaro littéraire* son découpage d'une nouvelle de Balzac en quelque cinq cents lexies dans *S/Z*. L'« illusion scolastique²³ » à laquelle cède Marielle Macé en universalisant les pratiques de lecture intensive

20. Marielle Macé, « Se préférer autre », *Critique*, n° 762 (*Sous l'empire du Japon*), 2010, p. 967-977.

21. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, ouvr. cité, p. 154 et p. 266.

22. Roland Barthes, « Écrire la lecture » [1970], dans *Œuvres complètes*, t. III, *Livres, textes, entretiens, 1968-1971*, éd. Éric Marty, Paris, Seuil, coll. « Art et Littérature », 2002, p. 602-604 ; texte cité et commenté par Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, ouvr. cité, p. 39-55.

23. Pierre Bourdieu, « Lecture, lecteurs, lettrés, littérature » [1981], dans *Choses dites*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1987, p. 132-143.

des écrivains et des critiques montre bien que ce n'est pas la multitude des arts de la lecture et de l'interprétation qui l'intéresse, mais l'invention du créateur par lui-même grâce à la fréquentation des œuvres de ses grands prédécesseurs et de ses illustres contemporains. Les styles d'existence se résorbant en autant de vocations littéraires, *Façons de lire, manières d'être* apporte une contribution théorique non à l'histoire générale des pratiques de lecture, mais à l'«histoire littéraire des écrivains²⁴», c'est-à-dire à l'histoire des écrivains en tant que lecteurs inspirés. La littérature, qu'il s'agissait à l'origine, en brisant la clôture du texte, de rendre à ses usages partagés et de réintégrer à la vie quotidienne, apparaît à terme comme une activité séparée, réservée à ceux dont la vocation à écrire les amène à se façonner par l'exercice professionnel de la lecture, à s'inventer une vie grâce au pouvoir sacré des œuvres. Au lieu de manifester la puissance commune des lecteurs, *Façons de lire, manières d'être* renforce la ségrégation de la littérature et de la vie. Malgré son impulsion pragmatiste, cette herméneutique de soi fait l'impasse sur «le caractère commun et les enjeux sociaux de la lecture²⁵».

La culture de l'interprétation : l'actualisation littéraire du commun

Au cœur du tollé suscité par les déclarations répétées d'un candidat à l'élection présidentielle sur l'inutilité sociale de *La princesse de Clèves*, Yves Citton fait paraître *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?* L'éditeur accompagne le livre d'un bandeau rouge : «58 réponses à Nicolas Sarkozy²⁶». Envisageant l'expérience littéraire comme un laboratoire de «nouvelles formes de vie sociales²⁷», cet essai ambitieux s'avance sur un double front : d'une part, il entreprend de *politiser* la littérature en mettant en lumière les conséquences sociales de nos pratiques de lecture et de nos gestes critiques ; d'autre part, il s'applique à *littériser* la politique en

24. Jean-Louis Jeannelle, Michel Murat et Marielle Macé (dir.), *L'histoire littéraire des écrivains*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Lettres françaises », 2013.

25. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, ouvr. cité, p. 18.

26. En 2006, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, déclarait : « L'autre jour, je m'amusais — on s'amuse comme on peut — à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de *La princesse de Clèves*. Imaginez un peu le spectacle ! »

27. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi des études littéraires?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 177.

décrivant les collectivités humaines comme des communautés interprétatives, définies par un ensemble de stratégies herméneutiques qui construisent la réalité sociale. Aux yeux d'Yves Citton, tout acte de lecture est politique en ceci qu'il mobilise un faisceau de pratiques interprétatives qui ont la capacité de faire et de défaire des formes de vie: « Lire, sélectionner, élire, interpréter, actualiser, c'est toujours affirmer ou mettre en crise (implicite ou explicitement, consciemment ou non), les critères communs qui font d'une multitude d'êtres une collectivité, soit une collection d'individus qui partagent une certaine lecture commune des choses singulières qui les entourent et les constituent²⁸. » Mieux que tout autre stratégie de détournement et de piratage des textes, l'actualisation de la littérature ancienne, qui dénature les interprétations traditionnelles, illustre la puissance créatrice et la portée émancipatrice des pratiques de lecture. Contre les usages orthodoxes de l'histoire littéraire, qui ancrent la signification d'une œuvre dans l'époque et la vie de son auteur, la pratique de l'actualisation consiste à appliquer un texte littéraire, par exemple *La princesse de Clèves*, à la situation de l'interprète plutôt qu'à la situation de l'auteur. L'actualisation ne vise pas à retrouver la signification originale d'un artefact symbolique, mais à en dégager une signification allégorique, qui éclaire l'époque contemporaine en la présentant sous un autre jour²⁹. En arrachant le texte à son contexte, le lecteur accomplit une double opération intellectuelle: il dépayse aussi bien le passé, qui manifeste des virtualités sémantiques jusque là méconnues, que le présent, qui acquiert une nouvelle lisibilité. À l'échelle d'une communauté, l'actualisation, qui redéfinit les rapports entre l'ancien et le nouveau, est fondatrice d'une culture de l'interprétation où la mémoire du passé alimente l'invention de formes de vie et de styles d'existence.

L'interprétation (littéraire) est l'agir même de la *tradition*, soit de ce qui porte et rapporte (*tradere*) l'héritage du passé au sein du présent. Cet agir tend à être réactionnaire lorsqu'il vise à nous détourner du présent pour attacher notre regard sur les usages du passé. Il devient facteur d'enrichissement et d'émancipation potentiels dès qu'il utilise la référence au passé pour faire émerger de nouvelles propriétés du présent — c'est-à-dire dès qu'il fait dire au texte passé autre chose que ce qu'on l'avait entendu dire

28. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, ouvr. cité, p. 295.

29. Voir Antoine Compagnon, « Allégorie et philologie », dans Anna Dolfi et Carla Locatelli (dir.), *Retorica e interpretazione*, Rome, Bulzoni, 1994, p. 191-202.

jusque-là. C'est donc une condition de l'interprétation (émancipatrice) que de tirer la tradition en direction d'une *trahison* et de suspecter de visées réactionnaires tous ceux qui portent l'anathème sur une telle trahison³⁰.

En reconfigurant les représentations d'une collectivité et en déplaçant l'attention herméneutique du passé vers le présent, la politique de l'actualisation contribue à frayer des possibilités de subjectivation en marge des communautés interprétatives préexistantes. Alors que Stanley Fish caractérisait les communautés interprétatives par leur pouvoir de conditionnement et de contrainte, y reconnaissant la source de l'autorité des textes et l'origine des pratiques de lecture, *Lire, interpréter, actualiser* met en lumière la puissance créatrice des gestes critiques qui, tour à tour, constituent, contestent et destituent nos interprétations communes, reconfigurant ainsi nos manières de penser et de construire des mondes. Car le *pouvoir* des communautés interprétatives s'ancre selon Yves Citton dans leur *puissance*: c'est précisément parce qu'elles peuvent inventer des formes de vie et provoquer des subjectivations inédites qu'elles peuvent tout aussi bien les reproduire et les naturaliser³¹. En tant que stratégie foncièrement hétérodoxe, la pratique de l'actualisation constitue au demeurant un acte politique de résistance contre « tous les intégrismes idéologiques qui fourvoient le développement de nos formes sociales³² ». C'est pourquoi nos gestes critiques constituent non seulement l'interface entre « nos individuations personnelles » et « nos formes de vie sociales³³ », liant les unes aux autres grâce à la circulation des représentations partagées, mais encore une vaste gamme d'instruments politiques permettant de mettre en cause une réalité sociale-ment construite et d'explorer les possibles latéraux du monde que

30. Yves Citton, *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La découverte, 2010, p. 89; l'auteur souligne.

31. La distinction entre pouvoir et puissance est empruntée à Antonio Negri, *L'anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza* [1981], trad. de François Matheron, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Caute! », 2006. Yves Citton s'approprie cette distinction dans *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010, p. 42-52.

32. Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », préface de Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives* [1980], trad. d'Étienne Dobenesque, Paris, Prairies ordinaires, coll. « Penser/croiser », 2007, p. 24.

33. Yves Citton, *Gestes d'humanités. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, coll. « Le temps des idées », 2012, p. 95.

nous habitons. À l'instar du philosophe Richard Rorty, qui refusait de distinguer l'*interprétation* et l'*utilisation* des textes, Yves Citton célèbre les vertus émancipatrices d'une « lecture inspirée » : par la dynamisation de nos représentations collectives, elle contribue « à la transformation de nos usages et, par là, à la transformation de nos vies³⁴ ».

L'esprit pragmatiste qui innerve cette politique de la lecture est contrebalancé par un certain idéalisme esthétique, qui tend à reléguer l'expérience littéraire dans une sphère d'activité étrangère aux intérêts profanes, conformément à une tradition philosophique qui remonte à Kant. Cet idéalisme esthétique s'élabore à partir d'une critique du capitalisme cognitif et de l'économie de la connaissance, elle-même héritière de la lutte contre le travail prônée par l'opéraïsme italien, qui considère l'art comme un lieu d'invention de techniques d'existence affranchies de la discipline et du contrôle nécessaires à l'exploitation capitaliste du travail. Prolongeant les thèses de la revue *Multitudes*, la politique de la lecture défendue par Yves Citton retraduit en effet l'ancien dualisme du travail et du loisir dans les termes d'une opposition entre l'« aliénation travailliste » imposée par le capitalisme et le « plaisir propre de la littérature³⁵ ». Bien que *Lire, interpréter, actualiser* prétende que « le principal intérêt de l'expérience littéraire » est « d'ouvrir un horizon de pensée et de pratiques capable de subvertir les rapports entre l'*otium* de l'esthète et le *negotium* mercantilo-travailliste³⁶ », *L'avenir des humanités* et *Gestes d'humanités* soutiennent l'incompatibilité entre les impératifs du *negotium*, temps consacré au commerce et aux affaires, et les libertés de l'*otium*, temps dévoué à l'activité intellectuelle et aux plaisirs esthétiques. Aussi la portée émancipatrice des interprétations créatrices dépendrait-elle de la constitution de « vacuoles de solitude et de silence », qui assureraient à chacun, au contact des œuvres, une rupture avec « le *negotium* dont la pression de plus en plus constante, de plus en plus intense, de plus en plus insidieuse et de plus en plus intériorisée, menace la possibilité même

34. Richard Rorty, « Le parcours du pragmatiste » [1992], dans Umberto Eco, Richard Rorty, Jonathan Culler et Christine Brooke-Rose, *Interprétation et surinterprétation*, trad. de Jean-Pierre Cometti, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1996, p. 98 ; passage cité dans Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, ouvr. cité, p. 154.

35. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, ouvr. cité, p. 31.

36. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, ouvr. cité, p. 24.

de dire et de penser quelque chose de nouveau³⁷ ». Afin d'éprouver et d'inventer des formes de vie, le lecteur en quête d'émancipation devrait se retirer du monde commun, rompre avec l'expérience ordinaire, se convertir enfin à un « impératif d'inaction³⁸ ». Parce que la portée politique de la littérature se mesure à la distance qui la sépare des exigences matérielles, des activités économiques et des luttes sociales, les gestes critiques du lecteur ne contribueront à son émancipation qu'à condition de l'abstraire momentanément des vicissitudes quotidiennes. Ce dualisme de l'art et du travail, avec lequel l'esthétique pragmatiste de John Dewey s'était efforcée de rompre, soulève au moins deux difficultés. D'une part, comment transformer une éthique du retrait et de la solitude, fondée sur une soustraction individuelle à la logique du travail et à sa normalisation du temps, en une puissance de subjectivation politique? Comment en effet « passer d'expériences esthétiques vécues sur le mode individuel, voire individualiste (atomisé), à des expériences capables de se brancher sur la force propre au rassemblement³⁹ »? D'autre part, comment faire émerger d'une interruption des activités les mieux partagées et d'une rupture du continuum de nos perceptions et de nos sensations une puissance en mesure de renouveler nos modalités d'existence collective et d'infléchir les représentations qui font la texture de notre réalité commune? Autrement dit, comment reconduire une conception ségrégationniste de la littérature sans miner la possibilité d'intensifier et d'enrichir nos expériences communes et nos formes de vie⁴⁰?

Dans la continuité des esthétiques romantiques, cette politique de la lecture postule que la fréquentation des œuvres d'art, en nous éloignant de la réalité prosaïque, nous donne accès aux conditions d'une vie non aliénée. Grâce au « mysticisme esthétique » qui nous arrache au quotidien, l'expérience littéraire serait en effet l'occasion de se soustraire à « la folie suicidaire de notre capitalisme

37. Yves Citton, *L'avenir des humanités*, ouvr. cité, p. 75-76.

38. Yves Citton, *L'avenir des humanités*, ouvr. cité, p. 78.

39. Yves Citton, *Gestes d'humanités*, ouvr. cité, p. 161.

40. Devant une conception aussi peu dialectique de l'art et du travail, on est tenté de donner raison au critique Nicolas Bourriaud: « Nombreux sont ceux qui définissent l'art en opposition au travail, témoignant ainsi de la piètre opinion qu'ils se font de l'un comme de l'autre » (*Formes de vie. L'art moderne et l'invention de soi* [1999], Paris, Denoël, 2009, p. 11).

consumentiste⁴¹ ». S'il est indéniable que, depuis le XVIII^e siècle, les objets littéraires, comme l'ensemble de la production artistique, ont été retirés aux usages courants et élevés au statut d'idoles et de fétiches, rien ne permet de transfigurer ce fait d'histoire en une nécessité anthropologique et de conclure que « la sacralisation des expériences artistiques » est « inhérente à la structure même de l'expérience esthétique⁴² ». L'opposition entre la transcendance de l'expérience esthétique et la rationalité instrumentale du monde moderne, qui redouble le dualisme de l'art et du travail, est une construction philosophique et idéologique qui masque le foisonnement des rapports entre la littérature et la vie. Car c'est bien la matière brute de l'existence, la gamme complète de nos expériences, l'ensemble de nos croyances et de nos idées, de nos habitudes et de nos actions qui sont au cœur de l'expérience littéraire, et non la suspension extatique des interactions entre un être vivant et son environnement. Et c'est la continuité de l'art et de la vie qui permet aux œuvres d'agir sur notre imagerie sociale, d'éclairer les problèmes publics, de réformer nos pratiques pour produire « une perception nouvelle de la signification du monde commun⁴³ », comme le souligne John Dewey. Si l'on accorde à l'expérience esthétique une autonomie sacralisée en considérant l'art comme un domaine à part, isolé du réel, et qu'on rejette la littérature hors du champ des pratiques courantes et des discours sociaux, on renforce la séparation et la différenciation des sphères de l'activité humaine provoquées par la division sociale du travail, se privant ainsi des moyens de penser et de reconnaître l'efficacité éthique et politique de l'expérience littéraire. Les gestes critiques, qui étaient conçus dans *Lire*, *interpréter*, *actualiser* comme des interventions directes sur les représentations d'une communauté, capables d'ébranler la construction sociale de la réalité, redeviennent dans

41. Yves Citton, *Gestes d'humanités*, ouvr. cité, p. 196.

42. Yves Citton, *Gestes d'humanités*, ouvr. cité, p. 195. Selon Richard Shusterman, on peut voir dans une telle conception esthétique « un vestige de la doctrine de l'art pour l'art, qui vise à préserver l'autonomie de l'art de la concurrence injuste que pourrait lui livrer la pensée utilitaire et grossière prévalant dans tous les autres domaines » : « Le but, très noble, est bien de protéger un certain domaine de la spiritualité humaine contre la puissance d'une rationalité mesquinement calculatrice et bassement utilitaire, qui non seulement a désenchanté le monde, mais l'a souillé par une industrialisation fonctionnelle aveugle. » Or « rien de plus étranger au pragmatisme », faut-il rappeler, pour lequel l'art est au service de la vie. Voir *L'art à l'état vif*, ouvr. cité, p. 25-26.

43. John Dewey, *L'art comme expérience*, ouvr. cité, p. 153.

L'avenir des humanités et *Gestes d'humanités* des activités rituelles se déroulant dans un espace séparé, à distance du monde social. Les conduites esthétiques des lecteurs, sitôt affranchies de la double autorité de l'auteur et du texte, sont arraisonnées au pouvoir sacré de la littérature — dont on persiste à croire qu'il donne accès à une vie d'autant plus authentique qu'elle est étrangère aux intérêts profanes.

Lire sans faire d'histoire : l'autorité de la littérature

Le principe d'une lecture émancipée, qui est au cœur des théories de Marielle Macé et d'Yves Citton, en reconnaissant aux lecteurs une véritable puissance d'agir, prend à revers la vision esthétisante de l'œuvre littéraire comme objet de contemplation autosuffisant et intouchable, unité close et fétichisée dont l'aura impose un respect religieux. Le texte apparaît plutôt comme un instrument producteur d'expériences de pensée à travers lesquelles sont mises à l'épreuve les cadres de perception, des régimes de valeur, des échelles de grandeur, des modes de représentation, des paramètres d'expression et des formes de subjectivation, qui peuvent être réinvestis dans l'invention de soi et du monde. Ces conceptions de la lecture ont aussi le mérite de s'éloigner du « modèle platonicien de la semence dans l'âme du disciple⁴⁴ » à l'origine des conceptions humanistes de la littérature et des différents avatars de la littérature engagée, qui attribuent la signification éthique et politique de la littérature à la seule autorité de l'écrivain, véritable prophète s'adressant à ses fidèles. Dans une perspective pragmatiste, ces théories de la lecture démontrent que la portée éthique et politique de la littérature ne résulte ni de l'intention de l'auteur, ni des seules caractéristiques d'un texte, mais du type d'attention qu'un individu ou une communauté porte à une œuvre. À ce titre, la valeur existentielle d'une œuvre n'est pas distincte de sa valeur d'usage. Ces redéfinitions de l'expérience littéraire du point de vue de l'inventivité interprétative du lecteur accordent néanmoins un statut d'exception à la littérature en regard des expériences communes. Tout se passe en effet comme si les gestes critiques ne pouvaient réorganiser nos manières d'être et d'agir sans procéder d'une rupture avec le monde commun, que les textes littéraires, par leur singularité irréductible, favoriseraient

44. Jacques Rancière, « Perdre aussi nous appartient » [2005], dans *Et tant pis pour les gens fatigués. Entretiens*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 429.

davantage que toute autre classe de textes ; comme si les pratiques de lecture et d'interprétation à travers lesquelles nous activons les œuvres étaient spécifiques à la littérature et exigeaient, pour exercer des effets éthiques et politiques, la suspension de nos appartenances sociales et de nos déterminismes historiques ; comme si l'autorité de la littérature elle-même ne pouvait se manifester au lecteur que sous la forme d'une sidération subjective, d'une interruption du cours de sa vie, d'une révocation des conditions immédiates de son existence. À cet égard, ces théories de la lecture émancipée prolongent les esthétiques spéculatives de la modernité philosophique qui ont trouvé une compensation au désenchantement du monde dans la supériorité ontologique de la littérature, à laquelle elles ont confié la tâche de préserver en des temps obscurs la possibilité d'une vie authentique et d'une communauté nouvelle⁴⁵. Si l'on accepte de définir le sacré comme une sphère séparée, où les objets sont chargés d'un pouvoir d'autant plus transcendant qu'ils éloignent les fidèles de la réalité prosaïque, force est de constater que ces théories éthiques et politiques de la lecture sacralisent la littérature. C'est d'ailleurs en raison de leur attachement au privilège métaphysique de l'expérience littéraire, dont l'intensité et la singularité pallieraient le défaut des expériences courantes, qu'elles se refusent à accomplir jusqu'à son terme le geste de profanation appelé par le pragmatisme : restituer la littérature à nos expériences communes.

La sacralisation de l'expérience esthétique ne va pas sans une essentialisation de la littérature. Il est symptomatique que ces théories de la lecture convoquent de manière privilégiée la littérature ancienne et ne retiennent, parmi les textes modernes, que ceux qui sont passés au statut de classiques, comme si un texte littéraire était par nature un artefact du passé, déjà classé, préalablement jugé digne de figurer dans le corpus de la littérature. Il est non moins révélateur que l'identité sociale et la valeur historique des œuvres littéraires, indissociables du destin des nations européennes, ces « communautés imaginées⁴⁶ » qui les ont inventées et transmises à travers un vaste

45. Voir Jean-Marie Schaeffer, *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1992.

46. Voir Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* [1983], trad. de Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2006 ; mais surtout Anne-Marie Thiesse, « Communautés imaginées et littérature », *Romantisme*, n° 143 (*Histoire culturelle/Histoire littéraire*), 2009, p. 61-68.

réseau d'institutions, ne fassent l'objet d'aucune attention particulière. Les œuvres littéraires sont considérées sous l'espèce de l'éternité, identiques à elles-mêmes, quels qu'en aient été les usages antérieurs, comme si leur lecture, ici et maintenant, n'était pas surdéterminée par les discours herméneutiques et les pratiques interprétatives qui ont codifié ce qu'est la littérature et les manières de la lire. Au lieu de définir la littérature comme une construction sociale qui, à chaque moment de son histoire, fait l'objet de luttes pour en fixer le sens, en définir la valeur et en établir les limites, dont les conceptions rivales bouleversent la hiérarchie des œuvres au point de transformer leurs propriétés, ces théories de la lecture ont recours aux critères traditionnels de littérarité que sont la fiction et la diction, suggérant ainsi, en contradiction avec une perspective pragmatiste, que ce sont des caractéristiques objectives et non des usages particuliers qui déterminent la dimension esthétique des textes. L'illusion ontologique leur fait oublier que la littérature est un « concept essentiellement contesté⁴⁷ », recevant des définitions contradictoires, donnant lieu à d'interminables disputes, qui entremêlent jugements de fait et jugements de valeur, qu'aucun tribunal théorique ne saurait trancher. Or c'est cette polysémie conflictuelle du concept de littérature qui fait de l'écriture et de la lecture des textes littéraires des activités proprement expérimentales, du moins si nous ne nous contentons pas de reproduire l'usage lettré des œuvres et que nous nous saisissons de l'expérience littéraire non seulement pour critiquer la réalité, mais pour la changer. Afin de circonscrire toute la gamme des possibilités éthiques et politiques de la lecture, il ne suffit pas d'affranchir le lecteur de la double autorité de l'auteur et du texte, comme causes premières de la signification ; il faut encore l'affranchir de l'autorité de la littérature, définie par son identité transhistorique et par son statut d'autonomie, qui la distingue *a priori* de l'universel reportage, c'est-à-dire des pratiques et des usages du discours qui coexistent au sein du monde social. Si la littérature possède une puissance émancipatrice, grâce à laquelle nous inventons des formes de vie et des styles d'existence, ce n'est pas en vertu de ce qu'elle est en propre, en tant qu'exception de tout discours, mais en raison de ce que nous faisons d'elle et de ce qu'elle nous fait. Parce que les effets existentiels

47. Walter Bryce Gallie, « Les concepts essentiellement contestés » [1956], trad. d'Olivier Tinland, *Philosophie*, n° 122 (*Concepts essentiellement contestés*), 2014, p. 9-33.

de la littérature sont irréductibles aux propriétés de l'objet, émanciper la lecture nous engage non seulement à affirmer la mobilité des textes et l'inventivité des gestes critiques, mais aussi à contester la littérature en tirant toutes les conséquences du fait que son autorité a pour seules assises historiques la puissance des lecteurs et le pouvoir de leurs communautés.